

Des « héritiers » en échec scolaire. Gaëlle Henri-Panabière. La Dispute, l'Enjeu scolaire, 2010

Dans cet ouvrage tiré de sa thèse, G. Henri-Panabière s'intéresse à la transmission familiale de l'héritage culturel au travers d'un cas particulier : celui des « méshéritiers », ie des enfants de catégories sociales supérieures qui ne réussissent pas à l'école. La sociologie a plutôt mis en lumière les chances élevées de réussite des enfants de classes supérieures, ou les difficultés rencontrées par les enfants de milieux populaires. Pour comprendre comment la transmission culturelle se fait, ou ne se fait pas, il est utile de regarder les élèves qui déjouent les pronostics sociaux : élèves en réussite de milieux populaires, ou, à l'inverse, élèves des classes supérieures, aux parents fortement diplômés, rencontrant des difficultés scolaires. C'est ce dernier cas qui est traité ici.

Le premier chapitre présente les grands résultats et les hypothèses explicatives qui seront ensuite testées et déclinées dans l'ouvrage. Les chapitres suivants sont chacun composés de parties argumentatives et de cas concrets d'élèves en difficulté permettant d'illustrer et d'approfondir chaque explication.

Chapitre 1 : des propriétés familiales scolairement rentables

L'auteure part d'un constat : parmi les enfants nés entre 1979 et 1982, en 2003, 89% des enfants de père cadre ont eu le baccalauréat contre seulement 48 % des enfants d'ouvrier. L'auteur éclaire ce résultat de façon nouvelle : qui sont les 11 % d'enfants de cadre qui n'ont pas eu le bac ?

Son enquête porte sur des collégiens et leurs familles. Elle mesure la difficulté scolaire à travers le redoublement avant la 5ème et les notes en mathématiques et en français. Elle forme trois groupes à partir des résultats : les bons, les moyens et les faibles (26 %). Elle peut vérifier certaines corrélations connues : la part des enfants de professions supérieures dans le groupe « faible » est moindre. C'est surtout le diplôme des parents qui semblent jouer. Le diplôme des parents joue un rôle essentiel, en particulier celui de la mère. Seuls 10 % des enfants de mère diplômée du supérieur sont dans le groupe faible. Une explication réside dans les pratiques de lecture dans la famille : plus les enfants lisent, moins ils sont en échec, or il y a un lien entre la lecture des enfants et celle des mères.

L'auteure distingue quatre éléments requis par l'école et qui peuvent être différemment transmis dans les familles, y compris celles de milieu favorisé :

- le rapport réflexif à la langue, encouragé à la maison par les pratiques d'écriture
- la planification et le contrôle des désirs (le report dans le temps)
- la croyance dans l'importance des savoirs scolaires (le fait de jouer le jeu de l'école) et la confiance en soi
- l'autodiscipline : le fait de suivre les règles familiales ou de l'école de façon autonome

Chapitre 2 : Capital culturel et position sociale des parents

Ce chapitre s'intéresse au lien entre le diplôme et la position professionnelle et sociale des parents. Pour un même niveau de diplôme, le métier occupé peut varier. Est-ce sans effet sur les parcours scolaires des enfants ?

Le « fort rendement » du diplôme scolaire parental (par exemple, être cadre supérieur avec un diplôme de niveau bac) semble protéger les enfants de l'échec. À l'inverse, la surqualification vis-à-vis de l'emploi exercé augmente le risque d'échec scolaire des enfants (ou plutôt, le diplôme parental protège alors moins de l'échec). L'auteure montre à travers un cas que le diplôme parental peut alors jouer comme contre-modèle et conduire à remettre en cause le modèle d'ascétisme scolaire. Par ailleurs, les parents dont le diplôme a un faible rendement ont aussi de moindres pratiques de lecture, ce qui limite aussi les pratiques de lecture de leurs enfants.

GHP examine le cas des parents enseignants, dont les enfants réussissent généralement mieux que les autres grâce à la « connivence culturelle (goûts culturels, principes éducatifs et modes de socialisation communs aux univers scolaires et familiaux) » dont ils héritent. Comment expliquer les cas des collégiens en difficulté scolaire rencontrés ? Le point commun de leurs parents, enseignants, est d'occuper une position marginale dans leur emploi (à cause de leur trajectoire ou de leur appréciation du métier) et d'exprimer des insatisfactions à ce sujet. De plus, ils ne transposent pas dans la sphère privée les dispositions centrales dans leur métier (comme la planification) donc en font moins bénéficier leurs enfants.

Le cas des couples hétérogènes du point de vue du diplôme est également examiné. Quand la mère a le diplôme élevé, l'effet du faible diplôme du père est très faible. Dans le cas contraire, le diplôme plus élevé du père peut ne pas protéger les enfants des difficultés scolaires, si le père ne réinvestit pas au domicile les dispositions acquises ou exercées en dehors (planification, lecture, etc.).

Chapitre 3 : la trajectoire sociale des parents, ancienneté du capital culturel des parents et modèles éducatifs

La trajectoire familiale, à partir des grands-parents, a un effet sur la scolarisation des petits-enfants et leur probabilité de réussir ou d'échouer. Les trajectoires ascendantes (parents ayant une position et un diplôme plus élevé que les grands-parents) exposent davantage aux difficultés scolaires que les trajectoires stables (même niveau social ou de diplôme). GHP l'explique par le fait que les parents, surtout les mères, en ascension sociale n'ont pas appris à transmettre le capital culturel (ils n'ont pas hérité de la façon de transmettre).

Non seulement le capital culturel joue, mais aussi son ancienneté : il a d'autant plus d'effet qu'il est ancien dans la famille.

Chapitre 4 : l'expérience scolaire des parents, des transmissions indésirables

L'auteure montre ici que l'expérience scolaire des parents et le vécu (et le souvenir) de leur scolarité sont en partie rejoués par les enfants. Ou plutôt, les parents rejouent leur scolarité passée à travers les enfants. Certains cas sont particulièrement étudiés : celui des parents ayant interrompu puis repris leurs études : le diplôme ainsi obtenu protège moins de l'échec scolaire que celui obtenu en formation initiale.

Des expériences scolaires malheureuses (comme un redoublement) ou un vécu scolaire difficile peuvent être transmis aux enfants à travers une distance aux objectifs scolaires. C'est le cas dans les couples aux diplômes hétérogènes (dans lesquels un des parents a été lui-même en « échec »), mais aussi chez les couples doublement diplômés, quand le diplôme s'est accompagné de situations scolaires difficiles. Le redoublement des parents dans leur scolarité a ainsi un effet négatif sur les enfants, si ce redoublement a été précoce (école primaire).

Les « défauts » scolaires des parents font également l'objet d'une transmission. Les difficultés « électives », par exemple ciblées sur une discipline ou un type d'apprentissage, les dégoûts et les sentiments d'incompétence, sont naturalisés et projetés sur les enfants (famille nulle en maths par exemple). Ce sont surtout les « défauts » des mères qui sont transmis, car elles s'occupent davantage du travail scolaire et des devoirs des enfants.

Chapitre 5 : Emplois du temps domestiques et biographies familiales

Contrairement au capital économique, la transmission d'un capital culturel suppose de consacrer du temps à la transmission : « l'exposition des enfants aux dispositions parentales » doit être prolongée et renouvelée pour que la transmission se fasse effectivement. La transmission

réussie suppose donc une disponibilité parentale dont ce chapitre examine les modalités (et ce qui peut imiter cette disponibilité).

La disponibilité passe par la présence des parents à la maison quand les enfants y sont, mais aussi le fait de ne pas être occupé par autre chose (un travail à domicile ou une reprise d'études). La présence permet l'activité des enfants (comme le fait de faire les devoirs). Quand les enfants sont seuls, cela rend le contrôle plus difficile, en particulier pour les enfants qui n'ont pas appris l'autocontrôle de leurs activités.

Le contrôle parental semble importer davantage dans ce qu'il contraint à se mettre au travail que dans l'aide effectivement apportée pour faire les devoirs. De façon contre-intuitive, les enfants en difficulté scolaire sont les plus aidés pour leurs devoirs par la famille ou les proches. Les enfants en réussite et qui ont montré leur autonomie dans le travail scolaire sont moins aidés, ou plutôt sont aidés de loin : le contrôle demeure, mais de façon moins visible. Pour les enfants les plus aidés, les devoirs constituent un objet de conflit familial, qui persiste même quand l'aide est sous-traitée à un extérieur. La difficulté scolaire va créer une sorte de devoir d'accompagnement pour les parents, mais ce n'est pas toujours le parent le plus qualifié qui s'acquitte de cette aide.

Le chapitre examine également l'effet des biographies familiales dans la disponibilité parentale. L'effet du rang dans la fratrie sur la réussite est connu (les aînés réussissent souvent mieux que leurs cadets), et cela est expliqué ici par la moindre disponibilité des parents à la naissance du deuxième enfant et des suivants, mais aussi le fait que les parents s'investissent davantage, à la naissance du premier, dans leur nouveau rôle de parent qui constitue pour eux un changement majeur. La séparation des parents a également un effet négatif sur la transmission familiale de l'héritage culturel. La séparation diminue fortement la disponibilité des mères (généralement seules avec leurs enfants) et peut éloigner durablement le père. Ceux-ci ne constituent plus un relais éducatif, et les conflits qui peuvent apparaître entre les ex-conjoints brouillent la transmission culturelle.

Chapitre 6 : un air de famille, identifications et transmissions privilégiées

Les enfants s'identifient à leurs proches et sont identifiés à eux. Cela produit des assignations identitaires dont les effets sont différenciés en termes de transmission culturelle et de réussite scolaire. L'auteure l'analyse d'abord du point de vue du genre. Les catégories utilisées par les parents et enseignants pour décrire leurs enfants et élèves collégiens ne sont pas les mêmes pour les filles (« autonomes » et travailleuses ») et les garçons (« ayant des facilités », mais aussi plus chahuteurs), et les collégiens eux-mêmes se considèrent de façon différente selon leur sexe. L'effet croisé de ces regards différenciés produit des attentes différenciées et finalement des différences sexuées de comportement : ce sont les garçons qui chahutent en classe. Les filles planifient plus, comportement valorisé par l'école.

Au sein de la famille, les enfants sont assignés à des ressemblances avec un ou des membres de la fratrie et/ou l'un des parents (ou un côté de la famille). Les traits physiques de ressemblance sont associés à une ressemblance dans le caractère ou le comportement, comme si les deux allaient ensemble. Ces assignations à ressemblance sont elles aussi genrées : les filles sont plus souvent associées aux mères, et les pratiques de lecture de celles-ci transposées plus souvent à leurs filles qu'à leurs fils. Dans le cas de parents séparés, être identifié au père absent peut jouer en défaveur des fils. Au-delà, la ressemblance attribuée peut conduire à attribuer aussi les défauts scolaires réels ou supposés des membres de la famille.

Conclusion

En conclusion, l'auteure dégage deux groupes de « méshéritiers » qu'elle a enquêtés :

- dans le premier, « des principes organisateurs éloignés du mode scolaire dominant ans la configuration familiale » et éloignent les enfants de la transmission d'éléments culturels utiles ou valorisés dans le cadre scolaire
- dans le second, qui regroupe plus de cas, « les principes de socialisation sont plus équivoques ». Des éléments culturels favorisés dans la sphère scolaire peuvent être présents, mais leur transmission empêchée, ou ils coexistent avec d'autres normes ou modèles.